

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE. Mon frère, s'il vous plaît, ne discourez point tant, Et que chacun de nous vive comme il l'entend. Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage, Et soyez assez vieux pour devoir être sage, Je vous dirai pourtant que mes intentions Sont de ne prendre point de vos corrections ; Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre, Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE. Mais chacun la condamne.

SGANARELLE. Oui, des fous comme vous, Mon frère.

ARISTE. Grand merci ; le compliment est doux.

SGANARELLE. Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre, Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE. Cette farouche humeur dont la sévérité Fuit toutes les douceurs de la société, A tous vos procédés inspiré un air bizarre, Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE. Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujétir, Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir. Ne voudriez-vous point, par vos belles sonnettes, Monsieur mon frère aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer, Et cela ne vaut pas la peine d'en parler ; Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières, De vos jeunes mugnets m'inspirer les manières ; M'obliger à porter de ces petits chapeaux Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux ; Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enlure Des visages humains effusque la figure ; De ces petits pourpoints sous les bras se perdant, Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ; De ces manches qu'à table on voit tâter les saucées, Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ; De ces souliers mignons, de rubans revêtus, Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ; Et de ces grands canons où, comme en des entravés, On met tous les matins ses deux jambes esclaves, Et par qui nous voyons ces messieurs les galants Marcher écarquillés ainsi que des volants ? Je vous plainrais sans doute équipé de la sorte, Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE. Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder, Et jamais il ne faut se faire regarder. L'un et l'autre excès choque ; et tout homme bien sage Doit faire des habits ainsi que du langage : N'y rien trop affecter, et, sans empressement, Suivre ce que l'usage y fait de changement. Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode De ceux qu'on voit toujours enclérir sur la mode, Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux, Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ; Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde, De fuir obstinément ce que suit tout le monde, Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE. Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire, Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE. C'est un étrange fait du soin que vous prenez A me venir toujours jeter mon âge au nez, Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie ; Comme si, condamnée à ne plus rien cherir, La vieillesse devait ne songer qu'à mourir, Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée Sans se tenir encor malpropre et reclinée.

SGANARELLE. Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement A ne démordre point de mon habillement. Je veux une coiffure, en dépit de la mode,

Sois qui toute ma tête ait un abri commode ; Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut, Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ; Un haut-de-chausse fait justement pour ma enlure ; Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice, Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux ; Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE ; ARISTE ET SGANARELLE (parlant bas ensemble sur le devant du théâtre, sans être aperçus).

LÉONOR (à Isabelle). Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE (à Isabelle). Toujours dans une chambre à ne point voir le monde !

ISABELLE. Il est ainsi bâti.

LÉONOR. Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE (à Léonor). Bien vous prend que son frère ait tout une autre humeur, Madame, et le destin vous fut bien favorable En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE. C'est un miracle encor qu'il ne me m'ait aujourd'hui Enfermée à la clef ou menée avec lui.

LISETTE. Ma foi, je l'enverrais au diable avec sa fraise, Et...

SGANARELLE (heurté par Lisette). Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LÉONOR. Nous ne savons encor, et je pressais ma sœur De venir du beau temps respirer la douceur :

SGANARELLE (à Léonor). Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble ; (Montrant Lisette.) Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble. (A Isabelle.) Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE. Ah ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE. Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE. La jeunesse Veut...

SGANARELLE. La jeunesse est sottise, et parfois la vieillesse.

ARISTE. Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE. Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE. Mais...

SGANARELLE. Mais ses actions de moi doivent dépendre, Et je suis l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE. A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE. Mon Dieu ! chacun raisonne et fait comme il lui plaît. Elles sont sans parents, et notre ami leur père Nous commit leur conduite à son heure dernière ; Et, nous chargeant tous deux ou de les épouser, Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer, Sur elles, par contrat, nous sut dès leur enfance Et de père et d'époux donner pleine puissance. D'élever celle-là vous prites le souci, Et moi je me chargeai du soin de celle-ci : Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre ; Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE. Il me semble...

SGANARELLE. Il me semble, et je le dis tout haut, Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut. Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante, Je le veux bien ; qu'elle ait et laquais et suivante, J'y consens ; qu'elle coure, aime l'oisiveté, Et soit des damoiseaux flairée en liberté, J'en suis fort satisfait ; mais j'entends que la mienne Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ; Que d'une serge honnête elle ait son vêtement, Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ; Qu'enfermée au logis, en personne bien sage, Elle s'applique toute aux choses du ménage, A recoudre mon linge aux heures de loisir, Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir ; Qu'aux discours des mugnets elle ferme l'oreille, Et ne sorte jamais sans avoir qu'il la veille. Enfin la chair est faible, et j'entends tous les bruits. Je ne veux point porter des cornes, si je puis ; Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle, Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE. Vous n'avez pas sujet, que je crois...

SGANARELLE. Taisez-vous. Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LÉONOR. Quoi donc ! monsieur...

SGANARELLE. Mon Dieu, madame, sans langage ; Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR. Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE. Oui ; vous me la gênez, puisqu'il faut parler net. Vos visites ici ne font que me déplaire ; Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR. Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi ? J'ignore de quel œil elle voit tout ceci ; Mais je sais ce qu'en moi ferait la défiance ; Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance, Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE. En effet, tous ces soins sont des choses infâmes ; Sommes-nous chez les Tures, pour renfermer les femmes ? Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu, Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu. Notre honneur est, monsieur, bien sujet à faiblesse S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse Pensez-vous, après tout, que ces précautions Servent de quelque obstacle à nos intentions ? Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête, Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ? Toutes ces gardes-là sont visions de fous ; Le plus sûr est, ma foi, de se fier à nous : Qui nous gêne se met en un péril extrême, Et toujours notre honneur veut se garder lui-même. C'est nous inspirer presque un désir de pécher, Que montrer tant de soins de nous en empêcher ; Et, si par un mari je me voyais contrainte, J'aurais fort grande pitié de confirmer sa crainte.

SGANARELLE (à Ariste). Voilà, beau précepteur, votre éducation. Et vous souffrez cela sans nulle émotion ?

ARISTE. Mon frère, son discours ne doit que faire rire ; Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire. Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ; On le retient fort mal par tant d'austérité ; Et les soins défians, les verrous et les grilles, Ne font pas la vertu des femmes ni des filles : C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir, Non la sévérité que nous leur faisons voir. C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte, Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte. En vain sur tous ses pas nous prétendons régner, Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ; Et je ne tiendrais, moi, quelque soin qu'on se donne, Mon honneur guère sûr, aux mains d'une personne A qui, dans les desirs qu'elle pourrât assaillir, Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE. Chansons que tout cela.

ARISTE. Soit ; mais je tiens sans cesse Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse, Reprendre ses défauts avec grande douceur, Et du nom de vertu ne point lui faire peur. Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes : Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes ; A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti, Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti. J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies, Les divertissements, les bals, les comédies ; Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ; Et l'école du monde en l'air dont il faut vivre Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre. Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds ; Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux ; Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles, Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles. Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ; Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser. Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère, Et je laisse à son choix liberté tout entière. Si quatre mille écus de rente bien venants, Une grande tendresse et des soins complaisants Peuvent, à son avis, pour un tel mariage, Réparer entre nous l'inégalité d'âge, Elle peut m'épouser ; sinon choisir ailleurs. Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ; Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée, Que si, contre son gré, sa main m'était donnée.

SGANARELLE. Eh ! qu'il est doux ce sucre et tout miel !

ARISTE. Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel. Je ne suivrai jamais ces maximes sévères Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE. Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté Ne se retranche pas avec facilité ;

Et tous ces sentiments suivront mal votre envie Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE. Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE. Pourquoi ?

ARISTE. Oui.

SGANARELLE. Je ne sais.

ARISTE. Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

SGANARELLE. Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE. Pourquoi non ?

SGANARELLE. Vos desirs lui seront complaisants Jusques à lui laisser et mouches et rubans ?

ARISTE. Sans doute.

SGANARELLE. A lui souffrir, en cervelle troublée, De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

ARISTE. Oui vraiment.

SGANARELLE. Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE. Et quoi donc ?

SGANARELLE. Qui jouiront, donneront des cadeaux ?

ARISTE. D'accord.

SGANARELLE. Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE. Fort bien.

SGANARELLE. Et vous verrez ces visites muguettes D'un œil à témoigner de n'en être point sol ?

ARISTE. Cela s'entend.

SGANARELLE. Allez, vous êtes un vieux fou. (A Isabelle.) Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infâme.

SCÈNE III.

ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE. Je veux m'abandonner à la foi de ma femme, Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE. Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu !

ARISTE. J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ; Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être, On ne vous en doit point imputer le défaut ; Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE. Riez donc, beau frère, Oh ! que cela doit plaître De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR. Du sort dont vous parlez je le garantis, moi, S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ; Il s'en peut assurer ; mais sachez que mon âme Ne réprouverait de rien si j'étais votre femme.

LISETTE. C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ; Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE. Allez, langue maudite, et des plus mal apprises.

ARISTE. Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises. Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti Que renfermer sa femme est un mauvais parti. Je suis votre valet.

SGANARELLE. Je ne suis pas le vôtre.

SCÈNE IV.

SGANARELLE.

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre ! Quelle belle famille ! un vieillard insensé Qui fait le dameret dans un corps tout cassé ; Une fille maîtresse et coquette suprême ; Des valets impudents ! Non ! la sagesse même N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison A vouloir corriger une telle maison. Isabelle pourrait perdre dans ces hantises Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ; Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE V.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE (dans le fond du théâtre). Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorré,

Le sévère tuteur de celle que j'adore.
 SGANARELLE (se croyant seul).
 N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
 Que la corruption des mœurs de maintenant !
 VALÈRE. Je voudrais l'accoster, s'il est en ma puissance,
 Et tâcher de lier avec lui connaissance.
 SGANARELLE (se croyant seul). Au lieu de voir régner cette sévérité
 Qui composait si bien l'ancienne honnêteté,
 La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
 Ne prend..

(Valère salue Sganarelle de loin.)

VALÈRE. Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.
 ERGASTE. Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.
 Passons du côté droit.

SGANARELLE (se croyant seul). Il faut sortir d'ici.
 Le séjour de la ville en moi ne peut produire
 Que des...

VALÈRE (en s'approchant peu à peu). Il faut chez lui tâcher de m'introduire.
 SGANARELLE (entendant quelque bruit).

Eh !... j'ai cru qu'on parlait.
 (Se croyant seul.) Aux champs, grâces aux cieux,
 Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.



Il aperçoit Valère qui le salue

ERGASTE (à Valère). Abordez-le.
 SGANARELLE (entendant encore du bruit).

Plait-il ?
 (N'entendant plus rien.) Les oreilles me cornent.
 (Se croyant seul.) Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...
 (Il aperçoit Valère qui le salue.)
 Est-ce à nous ?

(Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.)
 ERGASTE (à Valère). Approchez.
 SGANARELLE (sans prendre garde à Valère).

Là, nul godelureau
 (Valère le salue encore.)
 Ne vient. Que diable... ?

Encor ! que de coups de chapeau !

VALÈRE. Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être !
 SGANARELLE. Cela se peut.

VALÈRE. Mais quoi ! l'honneur de vous connaître
 M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,
 Que de vous saluer j'avais un grand désir.

SGANARELLE. Soit.
 VALÈRE. Et de vous venir, mais sans nul artifice,
 Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE. Je le crois.
 VALÈRE. J'ai le bien d'être de vos voisins,
 Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGANARELLE. C'est bien fait.
 VALÈRE. Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles

Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fideles ?
 SGANARELLE. Que m'importe ?

VALÈRE. Il est vrai ; mais, pour les nouveautés,
 On peut avoir parfois des curiosités.
 Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
 Que de notre dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE. Si je veux.
 VALÈRE. Avouons que Paris nous fait part
 De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part.
 Les provinces, auprès, sont des lieux solitaires.
 A quoi donc passez-vous le temps ?

SGANARELLE. A mes affaires.
 VALÈRE. L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
 Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
 Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE. Ce qui me plaît.
 VALÈRE. Sans doute : on ne peut pas mieux dire ;
 Cette réponse est juste, et le bon sens paraît

A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
 Si je ne vous croyais l'âme trop occupée,
 J'irais parfois chez vous passer l'après-souppée.
 SGANARELLE. Serviteur.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE. Que dis-tu de ce bizarre fou ?
 ERGASTE. Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garou.
 VALÈRE. Ah ! j'enrage !

ERGASTE. Et de quoi ?
 VALÈRE. De quoi ? C'est que j'enrage
 De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage ;
 D'un dragon surveillant, dont la sévérité
 Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE. C'est ce qui fait pour vous : et sur ces conséquences
 Votre amour doit fonder de grandes espérances.
 Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
 Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
 Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
 Ont toujours du galant avancé les affaires.

Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
 Et de profession je ne suis point galant :
 Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
 Qui disaient fort souvent que leur plus grande joie
 Était de rencontrer de ces maris fâcheux
 Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
 De ces brutaux fiellés, qui, sans raison ni suite,
 De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
 Et, du nom de mari fièrement se parant,
 Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.

On en sait, disent-ils, prendre ses avantages :
 Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
 Dont la plainte doucement le complaisant témoin,
 Est un champ à pousser les choses assez loin.
 En un mot, ce vous est une attente assez belle
 Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE. Mais, depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
 Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.
 ERGASTE. L'amour est inventif ; mais vous ne l'êtes guère
 Et si j'avais été...

VALÈRE. Mais qu'aurais-tu pu faire,
 Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
 Et qu'il n'est là-dedans servantes ni valets
 Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
 Je puisse pour mes feux ménager l'assistance ?
 ERGASTE. Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALÈRE. C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
 Partout où ce farouche a conduit cette belle,
 Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle ;
 Et mes regards aux siens ont taché chaque jour
 De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
 Mes yeux ont fort parlé : mais qui me peut apprendre
 Si leur langage enfin a pu se faire entendre ?

ERGASTE. Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
 S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.
 VALÈRE. Que faire pour sortir de cette peine extrême,
 Et savoir si la belle a connu que je l'aime ?
 Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE. C'est ce qu'il faut trouver.
 Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Va, je sais la maison, et connais la personne
 Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE (à part). O ciel ! sois-moi propice, et seconde en ce jour
 Le stratagème adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE. Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère ?
 ISABELLE. Oui.

SGANARELLE. Va, sois en repos, rentre, et me laisse faire ;
 Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE (en s'en allant). Je fais, pour une fille, un projet bien hardi.
 Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
 Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II.

SGANARELLE.

(Il frappe à sa porte, croyant que c'est celle de Valère.)
 Ne perdons point de temps : c'est ici. Qui va là ?
 Bon ! je rêve. Holà ! dis-je, holà ! quelqu'un, holà !
 Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
 S'il y venait tantôt de si douce manière.
 Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE (à Ergaste, qui est sorti brusquement).
 Peste soit du gros bœuf qui, pour me faire choir,
 Se vient devant mes pas planter comme une perche !

VALÈRE. Monsieur, j'ai du regret...
 SGANARELLE. Ah ! c'est vous que je cherche.

VALÈRE. Moi, monsieur ?
 SGANARELLE. Vous. Valère est-il pas votre nom ?
 VALÈRE. Oui.

SGANARELLE. Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.
 VALÈRE. Puis-je être assez heureux pour vous rendre service ?
 SGANARELLE. Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office ;
 Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE. Chez moi, monsieur ?
 SGANARELLE. Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?
 VALÈRE. J'en ai bien du sujet, et mon âme ravie
 De l'honneur...

SGANARELLE. Laissons là cet honneur, je vous prie.
 VALÈRE. Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE. Il n'en est pas besoin.
 VALÈRE. Monsieur, de grâce...
 SGANARELLE. Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE. Tant que vous serez là je ne puis vous entendre.
 SGANARELLE. Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE. Eh bien ! il faut se rendre.
 Vite, puisque monsieur à cela se résout,
 Donnez un siège ici.

SGANARELLE. Je veux parler debout.
 VALÈRE. Vous souffrir de la sorte !
 SGANARELLE. Ah ! contrainte effroyable !
 VALÈRE. Cette incivilité serait trop condamnable.
 SGANARELLE. C'en est une que rien ne saurait égaler,
 De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.
 VALÈRE. Je vous obéis donc.
 SGANARELLE. Vous ne sauriez mieux faire.

(Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.)
 Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
 Voulez-vous m'écouter ?

VALÈRE. Sans doute, et de grand cœur.
 SGANARELLE. Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
 D'une fille assez jeune et passablement belle,
 Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?

VALÈRE. Oui.
 SGANARELLE. Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
 Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
 Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
 Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALÈRE. Non.
 SGANARELLE. Je vous l'apprends donc ; et qu'il est à propos
 Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE. Qui ? moi, monsieur ?
 SGANARELLE. Oui, vous. Mettons bas toute feinte.
 VALÈRE. Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte ?
 SGANARELLE. Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.
 VALÈRE. Mais encore ?
 SGANARELLE. Elle-même.

VALÈRE. Elle ?
 SGANARELLE. Elle. Est-ce assez dit ?
 Comme une fille honnête et qui m'aime d'enfance,
 Elle vient de m'en faire entière confiance,
 Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
 Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
 Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
 N'a que trop de vos yeux entendu le langage ;
 Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
 Et que c'est vous donner des soucis superflus
 De vouloir davantage expliquer une flamme
 Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VALÈRE. C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...
 SGANARELLE. Oui, vous venir donner cet avis franc et net ;
 Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée
 Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
 Si son cœur avait eu, dans son émotion,
 A qui pouvoir donner cette commission ;
 Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
 L'a réduite à vouloir se servir de moi-même,
 Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
 Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
 Que vous avez assez joué de la prune,
 Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
 Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
 Voilà ce que j'avais à vous faire savoir.

VALÈRE (bas). Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure ?
 SGANARELLE (bas à part). Le voilà bien surpris !
 ERGASTE (bas à Valère). Selon ma conjecture,
 Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
 Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
 Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
 Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.
 SGANARELLE (à part). Il en tient comme il faut.
 VALÈRE (bas à Ergaste). Tu crois mystérieux...
 ERGASTE (bas). Oui... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCÈNE IV.

SGANARELLE.

Que sa confusion paraît sur son visage !
 Il ne s'attendait pas, sans doute, à ce message.
 Appelons Isabelle ; elle montre le fruit

